

Les roseaux du Maroc “inutile”

Ce texte est le récit d'un voyage réalisé au mois de juillet 2011 vers Béni-Tadjit, une localité de la province de Figuig, au fin fond du centre-sud-est marocain. Il peut être, avec quelques infimes variantes, celui de centaines de personnes qui, tels des saumons, se rendent, au moins une fois par an, dans ce coin reculé du Maroc. Toutefois, à la différence des fameux salmonidés qui fuient la pleine mer pour aller féconder leurs œufs avant de mourir à l'endroit exact où ils sont nés, les ressortissants de cette région s'y rendent pour se ressourcer et recenser les survivants tadjitis !

Le périple commence à Casablanca et exactement à Aïn Sbaâ, un quartier plutôt huppé de la capitale économique du pays. Autrement dit, le point de départ est une ville qui foisonne de vie, de richesses et d'opportunités de plaisance. Le trajet choisi nous a amené à emprunter le périphérique de la ville avant de regagner l'autoroute en direction de Meknès. La route est belle et confortable en dépit de quelques « ovnis », d'apparence humaine ou animale, qui traversent la chaussée asphaltée d'une façon inattendue et dangereuse. A Meknès, on quitte l'autoroute pour se lancer à la conquête du Moyen Atlas par le biais de la nationale 21. Cette historique route censée relier les plaines du Maroc atlantique et en particulier la capitale politique avec le Tafilelt, le creuset de la dynastie alaouite, accueille les voyageurs agréablement jusqu'à la ville d'El-Hajeb. Au-delà, la route se dégrade subitement sans devenir pour autant dangereuse. La topographie de la région où se succèdent les montagnes jusqu'à Rich impose néanmoins un doublement des voies pour réduire au maximum les zones de dépassements périlleux.

Ceci étant, c'est en arrivant à Kerrendou dont l'origine toponymique est le kilomètre 42 que le chemin de croix commence ! Il faut vraiment aimer la région ou du moins quelqu'un qui y habite pour oser parcourir les 130 km qui séparent ce village de la localité de Béni-Tadjit. Ainsi, en quittant la nationale 21, on est vite accueilli par un chapelet de petites collines. La route y est tellement remuante qu'on a l'impression d'être sur une montagne russe d'une fête foraine. Il faut, littéralement, s'accrocher pour ne pas rendre son repas ou pour éviter de s'écraser contre le flanc d'une colline ou le tronc d'un olivier. A la sortie de Kerrandou, on est surpris par l'irruption d'une signalisation routière : une plaque indiquant le chemin vers l'ex-bagne de Tazmamart. Les habitués de la route ont relevé ce détail très signifiant. Il est le symbole édifiant d'un pays en évolution démocratique ascendante. Alors qu'on dissimulait l'évidence jusqu'à la fin du siècle dernier, le Maroc d'aujourd'hui a opté pour la transparence, quitte à indiquer ce qui n'existe plus !

La route, si on peut la qualifier ainsi, ne dépasse guère deux mètres et demi de large. On peut l'assimiler à une lame qui va, en rétrécissant, jusqu'à disparaître dans le sol caillouteux de la région. C'est une sorte de « tamjart » (un terme berbère pour désigner une serpette destinée à faucher la luzerne) tellement rongée sur les flancs qu'il est plus sage de s'arrêter en cas de croisement avec un autre véhicule pour éviter la désintégration des pneumatiques. Pourtant et en dépit de toute la vigilance, nous n'avons pas pu empêcher la crevaison. Ce fut l'occasion aux enfants de découvrir la flore de la région sous un soleil de plomb. Alors que je m'activais à changer la roue, une femme sortie de nulle part s'est rapprochée de nous. Drapée de noir et accompagnée de son fils d'à peine six ans, elle portait d'une main un panier en plastique contenant une vieille théière et des verres et de l'autre un bidon d'huile converti en cruche d'eau. Elle nous a offert le verre de l'hospitalité, un geste essentiel et complètement désintéressé dans ces régions d'une modicité alimentaire extrême et d'une générosité unique. Après quarante minutes d'efforts, la roue fut remplacée et nous reprîmes la route en priant

Dieu de nous épargner de nouveaux soucis mécaniques et la mauvaise surprise de se retrouver nez-à-nez avec une chaussée coupée. En effet, outre la dangerosité de cette route « gruyère », il faut prendre en considération les crues inopinées et éphémères des oueds qui croisent la route.

Comme la majorité des localités de la région, Béni-Tadjit vous accueille par un arc de triomphe marquant le «40» de la commune. Il s'agit d'une construction en ciment peinte à la chaux teintée d'une couleur ocre. Le tronçon menant au centre « ville » est plutôt agréable malgré la dégradation avancée de la route. Les rangées d'oliviers qui le délimitent semblent ouvrir les bras pour accueillir le visiteur et lui offrir une impression de fraîcheur en guise de bienvenue.

Construite au pied du mont Bou Dhar, Béni-Tadjit est une de ces nombreuses localités fondées, en majorité sous le Protectorat, pour des raisons économiques (ici minières) et surtout militaires. D'ailleurs, on continue à parler de centre de Béni-Tadjit, centre de Rich, centre de Zaïda, centre de Talsint, etc. comme si rien n'avait changé depuis le Protectorat ! Pourtant, il serait bien qu'on parle autrement de Béni-Tadjit compte tenu de son rôle régional. La sécheresse récurrente, l'étroitesse des moyens de subsistance et les quelques services publics qu'elle propose attirent sempiternellement des centaines de nomades, ce qui octroie à la localité une importance vitale.

C'est dans la pénombre de la nuit tombante que nous fîmes notre entrée à Béni-Tadjit. Les rues étaient pleines de monde. C'est normal. On profite de la fraîcheur du soir pour sortir de chez soi, faire des courses et surtout se retrouver dans les cafés pour refaire le monde et jouer aux cartes et au domino. Les ruelles étroites sont en chantier en raison du programme de réhabilitation urbaine. L'éclairage public, pourtant assez dense, illumine à peine les poteaux électriques. La fréquence des vents de sable a eu raison de la luminosité des lampes.

Le lendemain, c'est le jour du marché. Une forte majorité de la population se rend, rituellement, chaque dimanche, dans un espace vaste sans aménagement particulier pour faire les courses hebdomadaires. Le souk grouille de vendeurs qui proposent pêle-mêle des articles en plastique, des denrées alimentaires, des potions magiques censées guérir de tout, de la vaisselle et surtout des légumes. Seulement, comme Béni-Tadjit est située au bout de la chaîne, on a l'impression que les commerçants commencent à liquider leurs produits en sortant de chez les grossistes pour venir vendre à prix d'or des marchandises de moindre qualité dans ce fin fond du Maroc ! Mais il faut bien manger....

Les gens vivent de culture maraîchère, d'élevage de caprins et sont surtout comme journaliers dans les mines de Bou Dhar. Mais les sécheresses cycliques détruisent régulièrement l'équilibre fragile entre la population et les moyens de subsistance. Heureusement, l'apport des enfants ayant intégré la fonction publique ou sont installés dans les grandes villes ou en Europe permet à de nombreuses familles de mener un semblant de vie normale.

Ici, le dénuement est, malheureusement, très répandu. Certes, il existe quelques familles aisées en raison de leurs activités minières, mais l'impression globale impose la remise du certificat d'indigence à la quasi-totalité des habitants. Cette fragilité économique n'entame en rien la fierté de ces roseaux du Maroc « inutile ». Leurs principes d'hommes du désert et leur passé glorieux comme résistants de la première heure au conquérant français grâce à l'action du cheikh darquaoui Moulay Ahmed Ou Lahcen As-Sab'î et surtout à l'épopée de la tribu des Aït Hammou et leur situation actuelle en tant que « pourvoyeurs » assidus de volontaires engagés dans l'armée incitent les habitants à rester debout et à continuer à vivre et souvent à survivre dans ce milieu hostile et oublié. Il est à souligner ici, que cette région n'a eu la joie d'accueillir, officiellement, un Souverain marocain qu'à deux reprises : la première en 1894, durant la harka que mena le sultan Hassan 1er vers le Tafilelt et la seconde, plus d'un siècle plus tard, lorsque Sa Majesté Mohammad VI effectua, en 2009, une tournée dans la région pour lancer de nombreux projets de développement.

Le Maroc peut-il se passer de ces régions excentrées en réservant les gros travaux d'aménagements routiers, de développement urbain et de progrès économiques au Maroc « utile » ? La réponse est indubitablement non. Outre le droit légitime de ces contrées à bénéficier de leur part de l'effort national relatif au développement humain et économique, il existe d'autres facteurs qui doivent, d'urgence, inciter les décideurs à mettre en œuvre un vrai programme de développement. On peut en citer deux :

Le premier concerne la nécessité incontestable de fixer ces populations dans leur région en leur proposant de réels opportunités d'améliorer leur condition économique-sociale sous peine de voir le Maroc périphérique envahir le Maroc intérieur, acculé à cela par la misère et la l'inactivité. En effet, lorsque dans les grandes métropoles du pays, des jeunes Marocains désœuvrés tentent de regagner l'Europe sur des pateras ou accrocher aux châssis des camions, ceux de Béni-Tadjit aimeraient bien « ihargou », non vers l'Eldorado européen, mais seulement vers Tanger, Casablanca ou toute autre ville de l'ouest du pays.

Le deuxième est relatif à la position stratégique de Béni-Tadjit à quelques heures de route de la frontière est. Ceci n'a d'ailleurs pas, échappé à l'état-major de l'armée qui a installé des troupes dans la ville.

Le Maroc actuel est emporté par un formidable élan de progrès économique, social et politique. Cette réalité incontestable ne doit pas nous empêcher de penser aux trop nombreuses régions négligées. La régionalisation avancée ne peut être juste et efficace que si des pans entiers du territoire y prennent part malgré un handicap criant. A l'heure où des progrès infrastructurels se superposent sur le triangle Tanger-Oujda-Marrakech (le dernier en date est le TGV en chantier), de nombreuses régions du pays souffrent d'un réseau routier rudimentaire et d'une absence inquiétante de structures médicales, scolaires et sportives. La solidarité nationale doit, à mon sens, soutenir un vrai et intense plan de développement pour aider ces contrées à réduire leur retard en la matière.

Pour ce qui est du cas de Béni-Tadjit, on peut suggérer plusieurs axes d'action :

– L'ouverture d'un vrai centre hospitalier capable d'accueillir les centaines de patients, nomades ou sédentaires, qui se rendent chaque mois au dispensaire de Béni-Tadjit dans l'espoir de voir un médecin qui, faute de contrôle hiérarchique et profitant de l'illettrisme ambiant, organise son emploi du temps à sa guise. Dans ces coins reculés, tomber gravement malade implique de facto une triple peine : la souffrance pathologique, une dépense financière exorbitante et cerise sur le gâteau, un interminable et pénible voyage vers Errachidia, Meknès ou Fès.

Il est grand temps de réaliser un vrai axe routier territoire capable de réduire le temps du voyage entre ces régions et la façade atlantique. Cette réalisation aura l'avantage d'inciter les populations à œuvrer pour le développement de leur espace et d'encourager les porteurs de projets à venir s'installer dans ces zones excentrées.

Outre l'activité minière et pourquoi pas la mise en valeur des richesses solaires et éoliennes pour développer la production agricole et produire de l'énergie, cette région peut devenir une destination touristique prisée par les amateurs du trekking, des sports mécaniques, de la marche et du tourisme dit solidaire. Ceci ne peut cependant se réaliser sans infrastructure routière et hôtelière. De nombreux habitants m'ont fait part, autour d'un verre de thé, de leur envie de proposer des chambres d'hôtes, de louer leurs animaux de bât pour des expéditions à travers les chapelets de ksours qui jouxtent les rives des oueds, en un mot de leur volonté de prendre part à une vraie politique de développement. Il suffit qu'on leur mette le pied à l'étrier.

L'espoir certainement commun à des centaines de citoyens issus de Béni-Tadjit et autres localités du centre sud-est marocain, est de ne plus être contraint de partager avec le lecteur un récit aussi ténébreux et de lui offrir, au contraire, un « medley » des richesses culturelles et naturelles locales. Hélas, les attermoissements pour ne pas dire l'indifférence des autorités

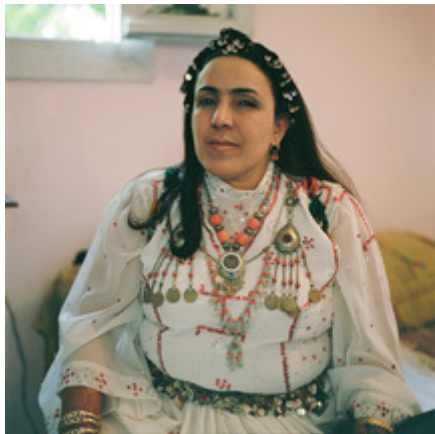
continuent à maintenir les habitants de ces régions hors du temps. Cela ne les empêche pas pour autant de vivre debout.

Ils sont, tels des roseaux, capables de plier sans rompre et d'aller puiser l'eau nourricière dans les profondeurs du sol rocailleux. Fidèles aux vertus immuables des gens du désert, ils ont fait de la patience, de la générosité et de l'espérance une règle de vie. Ils mettent en pratique, à chaque instant, la maxime du philosophe grec Héraclès : « si tu n'espères pas, tu ne trouveras pas l'inespéré ». Alors de grâce, ne laissez pas les sempiternelles vents qui soufflent sur la région déraciner les roseaux du Maroc «inutile» !

Vendredi 11 Novembre 2011

Par Mohamed LMOUBARIKI

Chérifa Kersit, une voix de la montagne



Le Moyen Atlas est une région qui manque d'infrastructure d'envergure, en mesure d'assurer son développement socioéconomique. Elle fut longtemps négligée et livrée à elle-même, subissant les aléas de la marginalisation et se voyait de surcroît, blâmée pour des tares dans des contrées berbères découlant de cette exclusion. Les mêmes tares ne semblent guère offusquer ailleurs. Ce fut une injustice envers ces contrées berbères qui sont en réalité une richesse, car on ne saurait faire preuve d'amnésie sur le legs de son passé bien enraciné. Les vents semblent aujourd'hui avoir tourné sous l'effet d'une dynamique du renouveau, enclenchée depuis une décennie. Une dynamique qui s'active sans relâche dans l'abolition de la notion préjudiciable du «Maroc inutile» où l'on colmatait les brèches de la précarité à «Coups de résignation». L'imminence d'une mise à niveau de la zone du Moyen Atlas, repose désormais sur la politique de régionalisation conçue pour cette attente et qui est l'une des conséquences d'une dynamique porteuse d'espoir. On constate dans cet ordre d'idées que la rue vit, par les temps qui courent, au rythme d'un courant en vogue qui s'emploie à plafonner les revendications sans prendre conscience qu'une barre a été placée plus haut et nous défie tous ensemble : nous sommes à présent tenus de fournir les préalables exigés par le nouveau mode de gouvernance qui pointe du nez, à savoir le changement des mentalités et des comportements citoyens pour réussir celle du territoire. Le statut du spectateur qui se sentirait berné est à troquer contre celui d'acteur agissant pour que soient conjugués, dans le sens du devoir et de la responsabilité, les efforts des élus potentiels à ceux du simple citoyen afin de relever le défi, sans quoi on aurait tout raté par incapacité.

Sur un autre plan, la région du Moyen Atlas, qui mérite une implication dans l'édification du Maroc nouveau, porte dans ses entrailles les racines des peuplements qui avaient marqué l'Histoire du pays comme en témoignent ses nombreuses grottes. Mais cette région n'a pas encore livré tous ses secrets sur son passé lointain. Son présent est, quant à lui, prometteur sur bien des plans. Le Moyen Atlas est connu pour la qualité de ses sites et la beauté de son paysage. Il reste susceptible de nous faire rêver à condition de pouvoir amorcer un voyage dans ses profondeurs. Il m'arrive de le faire et je le referai encore pour vous faire découvrir les merveilles de l'une des contrées berbères du Moyen Atlas. Il est vrai que cette région revêt une dimension particulière et affective à mes yeux du fait que nos origines sont un ancrage porté en bandoulière, et ne sont tellement présentes que lorsqu'on est ailleurs. Ces origines m'interpellent par intermittence comme un murmure de nostalgie auquel je cède, le temps d'une évasion, laissant le vide graduellement s'étaler pour que le regard se détourne, la pensée s'exile et le corps s'évanouit. Il se régénère près d'un lac dans l'harmonie d'une nature scellée de silence qui respire le terroir et la civilisation berbère. Puis je referme les yeux et sa voix m'envahit pour vibrer dans mes sens, l'esprit envoûté. Une voix de montagne. Elle surplombe les cimes et se déverse d'une vallée à l'autre comme un torrent d'émotions. C'est la voix d'une mémoire qui nous parvient d'ailleurs pour sauvegarder une culture plusieurs fois millénaire. La voix de montagne sait offrir sa tendresse. C'est aussi la voix d'une composante de notre identité dans la richesse de sa diversité. Elle dépeint des hommes et des vies pastorales, des guerriers indomptables morts pour une nation, des amours naissants et des cœurs écorchés, des enfants qui grandissent au gré du destin et des femmes résignées qui ne font que vivre. Les séquences de la vie d'un banal quotidien redeviennent si magiques sous l'éclat de sa voix.

Cette voix si captivante par sa grâce, modulable au gré des émotions est l'expression d'une dame qui n'a d'égale que sa simplicité. C'est la voix de Chrifa, virtuose de l'Atlas, désormais érigée en patrimoine national pour l'authenticité de son art puisque sa voix en est un et que l'art exprime des émotions qui trouvent écho dans nos profondeurs. La voix de CHRIFA ne s'élève que pour émouvoir. C'est une artiste-née et authentique, ayant consacré sa vie à une passion qui fait partie de son être. Elle a pris dès sa tendre enfance, le chemin de la chanson en affichant sa vocation lors des fêtes de son village. Sa conviction en son talent et sa détermination lui ont permis de surmonter bien des embûches tout au long de sa carrière avant de s'imposer en diva de la chanson berbère, qui excelle dans l'art de "Tamaouite." Il s'agit de la poésie berbère reprise en romances séculaires qui donnent au verbe sa force et son étendue et en extraient sa sensualité. Des passages de ses romances sont volontairement repris au quotidien en tant que proverbes ou métaphores décrivant au mieux une situation ou un sentiment. Son œuvre qui mérite respect, pour peu que l'on s'intéresse de près à nos propres acquis, est la manifestation d'une culture ancestrale où la poésie berbère trouve toute sa dimension. Elle a su maintenir cet art dans sa pureté loin de tout superflu. En effet, Chrifa est une artiste et non une star qui brille par des slogans publicitaires et n'aspire guère à affectionner le culte de sa personnalité pour s'accaparer les feux de la rampe. Bien d'autres chérissent cette approche professionnelle. Ils s'exhibent en artistes et se travestissent en produits de consommation périssables. L'indulgence reste tout de même à offrir à tout un chacun, à défaut de l'excellence, dans la limite du tolérable. L'excellence possède bien ses propres exigences et son éthique tout en restant l'œuvre de personnages authentiques à la fibre artistique innée, conscients de leur rôle de garants d'une culture au sens noble du terme. On convient aisément que la dynamique de créativité artistique, enclenchée dans les années soixante et soixante-dix, tarde à refaire surface sans que nous soyons à court d'artistes authentiques, d'où le dilemme. Les personnages de mérite sont tenus à l'écart de la scène, l'échine courbée sous les sédiments de l'oubli et de l'indifférence pendant que notre regard est ailleurs et notre sens de discernement s'est retrouvé dénaturé en étant convaincu que notre

dialecte constitue le handicap à l'émancipation de la chanson marocaine. S'il est inutile de rappeler nos inoubliables artistes qui avaient eu le mérite de donner à notre chanson, sous ses différentes couleurs, ses lettres de noblesse, il serait par contre significatif de jeter un regard sur notre comportement d'aujourd'hui lorsqu'un Khaliji nous met en extase en fredonnant, pour son succès, nos « tubes » d'hier, de nous voir éblouis par des Anglais qui bricolent le gnaoui, des chanteurs dont la voix n'est qu'oscillations électroniques ou encore tous ceux qui ne font qu'user d'ustensiles de musique pour bruite dans ce qui est apte à appeler le bazar des arts. Que les responsables de la chose culturelle puissent cibler la finalité de leur rôle et que le commun des mortels puisse affûter ses goûts et ses instincts afin de déceler l'excellence et faciliter à l'art de retrouver ses étincelles. Chrifa est une couleur artistique parmi tant d'autres qui constituent la richesse culturelle de notre pays. La générosité de sa voix dont le timbre a laissé tant d'émotions aux quatre coins du monde, a fait connaître ailleurs une facette insoupçonnée de son pays qu'elle représentait dignement. Elle représente ainsi le témoignage d'une nation qui a su harmoniser la dualité des valeurs traditionnelles et les impératifs du modernisme. L'artiste qu'elle est, est en droit de se targuer d'être une valeur du Maroc pluriel. Que cette voix qui a transcendé les hauteurs de l'Atlas des décennies durant, puisse perdurer pur nous irriguer des saveurs emmagasinées et qu'elle offre en toute spontanéité et altruisme. Il y a tout simplement lieu de préciser que les artistes authentiques restent handicapés par leur sensibilité désarmante qui les accule à chercher notre reconnaissance. Ils ne vivent que de cela et par cela. N'y a-t-il pas obligation de la leur offrir, de leur rendre quelque peu de leur générosité en ayant une pensée à leur égard comme pour cette voix sublime qui ne laisse pas indifférent ? On n'aurait fait que reconnaître leurs efforts dans la création mais aussi notre propre mérite d'être nous-mêmes, en préservant notre grandeur, notre authenticité et notre diversité culturelle, linguistique et ethnique tout en restant ouverts à l'universel.

Vendredi 28 Octobre 2011
par Abdesselam LERHENANE Ecrivain